

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 7 novembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## Val-Richer, Mercredi 7 novembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Femme \(politique\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1849-11-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 7 nov. 1849

7 heures

Vous êtes la plus excellente et fidèle glace (miroir est trop petit) qui se puisse voir.  
Vous me renvoyez toutes les hésitations, fluctuations alternatives du public qui

vous entoure. Hier, l'Empire infailible ; aujourd'hui, impossible. Les brusques revirements d'inquiétude et de confiance d'abattement et d'entrain, ces oublis frivoles et ces préventions entêtées, ce mouvement perpétuel qui avance si peu, ce je ne sais quoi d'immobile, je devrais dire d'incorrigible qui persiste sous ce besoin insatiable de changement et de nouveauté, tout cela, qui est la France, et surtout Paris dans la France, tout cela est dans vos lettres. Tantôt vous le peignez parce que vous l'avez observé ; tantôt vous le reproduisez sans vous en douter. Ce qui, pour vous, est spectacle devient à l'instant tableau dès que vous en parlez. Cela est rare et charmant. D'après ce que vous me dites et tout ce qu'on me dit, ma conjecture est qu'on va faire une halte dans la station où l'on s'est un peu brusquement transporté. Les plus étourdis ne sont pas bien hardis. Les plus fiers ne sont pas bien pressés d'avoir satisfaction. On se lance dans une fausse route. On s'en aperçoit. Ce n'est pas une raison pour rentrer dans la bonne. Mais on attend dans la mauvaise, sauf à recommencer. Quelque fois, il n'y a point de bonne route. Ce sont les pires temps. Je vous ai mandé ce qu'on me dit sur moi. Les plus craintifs me conseillent d'attendre jusqu'à ce que l'Empire soit proclamé, ou manqué, jusqu'après le 10 décembre, jour critique, dit-on. Les plus sensés me conseillent de ne point fixer de jour précis à mon retour et d'attendre au jour le jour, un bon moment. Je fais ceci. Je m'arrange pour pouvoir partir soudainement si cela me convient. Je ne dis pas, et je ne sais pas quand je partirai. Si on fait une halte-là, où l'on est aujourd'hui, je changerai très peu de chose à mon premier projet. Il m'est parfaitement indifférent, pour être à Paris, que ce soit M. Odilon, ou M. Ferdinand Barrot qui soit ministre. Je ne veux pas retourner étourdiment à Paris. Je ne veux pas tarder inutilement à y retourner. Ce qui est inutile en ce genre serait inconvenant pour moi. Je ne me fais pas la moindre illusion sur ce qui m'attend à Paris. L'ingratitude ne me touche point ; il n'y en aura jamais plus que je n'en attends. Les stupidités populaires, les perfidies infatigables, et infiniment détournées, des rivaux d'autant plus acharnés qu'il sont un peu honteux les froideurs embarrassées, des indifférents, les poltronneries, des amis, je compte sur tout cela. J'étais puissant avec grand combat. Je suis tombé avec grand bruit. Si j'étais mort, encore passe. Mais je reviens. La plupart s'étonnent quelques uns craignent que je ne sois pas mort. Ma présence est pour les uns un reproche, pour les autres, une inquiétude, pour d'autres simples spectateurs, quelque chose d'inconnu, et par conséquent d'incommode. Tout cela me fait une situation délicate, et qui aura des difficultés. Je ne puis pas la changer. Je ne veux pas l'é luder. S'il y a un bon avenir, je surmonterai ces difficultés. S'il n'y a pas un bon avenir, peu m'importe tout cela. Je ne me serais pas douté du souvenir de la Princesse Wittgenstein. Je le mérite un peu, car je l'ai toujours trouvée très belle, et d'une beauté qui ne ressemble à nulle autre. Je suis très touché d'obtenir ce que je mérite. Onze heures J'ai à peu près répondu d'avance à ce que vous me dites aujourd'hui. Je verrai sur place. Dieu veuille que ce soit bientôt. Plus j'y pense, moins je vois de raison à attendre indéfiniment. Adieu, adieu. Adieu. Il y en a de si bonnes pour ne pas attendre. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 7 novembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-11-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3227>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 7 nov. 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

2618  
Vat Richer - Mercredi 7 Nov. 1849  
7 heures.

Vous êtes la plus excellente et  
fidèle glace (noir est trop petit) qui se  
puisse voir. Vous me sauvez toutes les  
hésitations, fluctuations, alternances, du  
public qui vous entoure. hier, l'Empire  
infaillible; aujourd'hui, impossible. Les bruyers  
seraient d'inquiétude et de confiance,  
d'abattement et d'entrain, les oublis frivols  
et les préventions ostentatives, le mouvement  
perpétuel qui avance si peu, ce je ne sais  
quoi d'immobile, je devrais dire d'incorri-  
gible, qui persiste sous ce besoin insatiable  
de changement et de nouveauté, tout cela  
qui est la France, et surtout Paris dans  
la France, tout cela est dans vos lettres.  
Sauf à vous le peindre parce que vous l'avez  
observé; sauf à vous le reproduire sans  
vous en douter. Ce qui, pour vous, est  
spectacle, devient à l'instant tableau de  
que vous en parlez. Cela est rare et  
charmant.

D'après ce que vous me dites, et tout ce  
qu'on me dit, ma conjecture est qu'on va faire  
une halte dans la Station où l'on fut un  
peu brusquement transporté. Les plus étourdis  
ne sont pas bien hardis. Les plus sers ne sont  
pas bien sûrs d'avoir satisfaction. On se  
lance dans une fautive route. On s'en aperçoit.  
Ce n'est pas une raison pour s'entêter dans  
la bonne. Mais on attend dans la mauvaise,  
sans à recommencer. Quelquefois il n'y a  
point de bonne route. Ce sont les premiers.

Je vous ai raconté ce qu'on me dit  
sur moi. Les plus craintifs me connaissent  
d'attendre jusqu'à ce que l'Empire soit  
proclamé, ou manqué, jusqu'à près le 10  
de l'empire, jour critique, dit-on. Les plus  
sûrs me connaissent de ne point fixer  
de jour précis à mon retour, et d'attendre  
au jour le jour, un bon moment. Je fais  
ceci. Je m'arrange pour pousser parties  
soudainement, si cela me convient. Je ne  
dis pas, et je ne sais pas quand je  
partirai. Si on fait une halte là où  
l'on est aujourd'hui, je changerai très

peu de chose à mon premier projet. Il n'est  
parfaitement indifférent, pour être à Paris,  
que ce soit M. Odilon ou M. Ferdinand  
Barrot qui soit ministre. Je ne veux pas  
retourner étourdiment à Paris. Je ne veux  
pas tarder inutilement à y retourner. Ce  
qui est inutile on le peut éviter incommode  
pour moi. Je ne me fais pas la moindre  
illusion sur ce qui m'attend à Paris.  
L'ingratitude ne me touche point; il n'y  
en aura jamais plus que je n'en attends.  
Les stupidités populaires, les perfidies,  
l'insatiable, et infiniment d'ennemi,  
des rivaux d'autant plus acharnés qu'ils  
sont un peu honteux, les froids embarras,  
les rancunes, les indifférences, les poltronneries  
des amis, je compte sur tout cela. J'en  
passe avec grand combat. Je suis  
tombé avec grand bruit. Si j'étais  
mort, encore passe. Mais je reviens.  
La plupart s'étonnent, quelques uns  
craignent que je ne sois pas mort. Ma  
présence est pour les uns un reproche,

pour les autres, une inquiétude, pour d'autres  
simples spectateurs, quelque chose d'incommode,  
et par conséquent d'incommode. Tout cela  
me fait une situation délicate, et qui  
aura des difficultés. Je ne puis pas la  
changer. Je ne veux pas l'étudier. S'il  
y a un bon avenir, je surmonterai ces  
difficultés. S'il n'y a pas un bon avenir,  
peu m'importe tout cela.

Je ne me dois pas douter du souvenir  
de la Princesse Wittgenstein. Je le mérite un  
peu, car je l'ai toujours trouvée très belle, et  
d'une beauté qui ne ressemble à nulle autre.  
Je suis très touché d'obtenir ce que je mérite.

bonne nuit.

J'ai à peu près répondu d'avance à ce que  
vous me dites aujourd'hui. Je verrai son  
place. Dieu veuille que ce soit bientôt.  
Plus j'y pense, moins je vois de raison  
à attendre indéfiniment. Adieu, Adieu.  
Adieu. Il y en a de si bonner pour ne  
pas attendre. Adieu.

